

Journées d'étude

Paysages et imagination

Apports et relations de l'imagination et des imaginaires au projet de paysage.

Rencontre organisée les 22 et 23 septembre 2015 par le LACTH, laboratoire de recherche de l'ensapLille avec le soutien du MEDDE

ens{ap}^{Lille}
architecture & paysage



LACTH
LABORATOIRE / CONCEPTION / TERRITOIRE / HISTOIRE

De l'intervention dans le paysage au conte paysager

Jean-Pierre BRAZS

Ma pratique artistique a consisté, entre 1997 à 2011, à réaliser des « interventions paysagères ». Cette activité a été précédée d'un travail d'extraction, né d'une interrogation sur la peinture (car j'étais peintre) : la recherche de matières minérales pigmentaires naturelles avait pour raison d'être de me situer à un point de vue juste avant à la peinture. Car je pense que la véritable nature des choses, comme des êtres, se révèle à deux moments privilégiés : celui de leur apparition, celui de leur disparition.

Rechercher des matières pigmentaires me situait à égale distance entre culture et nature, entre peinture et substrat géologique du paysage et créait une relation intime avec des lieux dans lesquels le passage de l'extraction à l'intervention s'est opéré simplement.

Mes « interventions paysagères » étaient issues d'une expérience physique et visuelle avec un lieu « déjà là ». Il pouvait s'agir d'une lisière de forêt, d'une clairière, d'un verger, d'un parc, d'un jardin, d'un site industriel ou des abords d'un bâtiment. Tous composés, outre du substrat géomorphologique, des présences et des rythmes végétaux et animaux et du « fabriqué avant » par les hommes.

Mon travail consistait en premier lieu à rechercher les points de vue à partir desquels je pouvais construire mon intervention, puis à identifier les matériaux (le plus souvent prélevés sur place) destinés à être déplacés, transformés et replacés dans un ordre différent.

Ces interventions ne proposaient pas seulement au visiteur une expérience du regard, mais manipulaient aussi des significations. Me préoccupant d'un « au-delà » du lieu, (en tissant des liens avec des références extérieures au lieu lui-même dans l'espace et le temps), je cherchais à l'interroger ; en le perturbant, en y installant une dimension inattendue mais semblant pourtant lui convenir. L'œuvre se voulait adnée au lieu.

Ce cheminement personnel m'a donc conduit de la peinture à des lieux d'extractions, puis à la manipulation de matériaux extraits de ces lieux et réinstallés à partir de points de vue particuliers, de façon à révéler quelque nature profonde du lieu, ou au moins à mettre le visiteur en situation d'être là de façon particulière.

L'œuvre, c'est-à-dire le lieu transformé, n'était qu'un dispositif entre le visiteur et un lieu chargé d'une utilité mais aussi d'un imaginaire que les « interventions paysagères » avaient pour ambition de nourrir.

Mon travail actuel consiste à écrire de courts textes, réunis sous l'appellation de « contes paysagers ». « Contes » car il s'agit de brefs récits faisant appel, par définition, à l'imaginaire, à la fantaisie, introduisant le lecteur dans un univers fictif (ils ne sont donc pas exempts d'in vraisemblances) ; « paysagers » parce qu'il y est question, soit de lieux aménagés, organisés, selon un projet paysager (un parc, un jardin, etc.), soit d'éléments constitutifs d'un paysage : le sol, la pente, etc.

La même préoccupation, qui guidait la réalisation d'interventions paysagères, s'investit dans l'écriture de ces « contes paysagers ». Les perturbations dans la lecture du paysage y sont donc d'un autre ordre puisqu'indirectes. Ce ne sont plus les déplacements et les regards portés dans un espace réel qui sont à l'œuvre, mais des parcours dans l'espace de récits.



Jean-Pierre Brazs / *Lisière*

*

Extraits de *Contes paysagers*

Jean-Pierre BRAZS *La boîte [b]*, éditions HDiffusion, 2014

« Un groupe d'enquêteurs s'est constitué au printemps 2013 pour glaner des microphénomènes jusqu'alors négligés par les théoriciens du paysage. Leurs récoltes témoignent d'altérations illégitimes et très localisées du sol, de dispositions incongrues de matières minérales, de comportements singuliers de certains végétaux ou de surprenants phénomènes lumineux, révélant des aspects particuliers de sites apparemment ordinaires.

Les membres de ce groupe disposaient de compétences professionnelles diverses, mais s'attribuèrent des titres mieux adaptés à l'objet de leur très particulière recherche. C'est ainsi que des « chercheurs d'ombres », des « orpailleurs de mémoires », des « arpenteurs de dessous », des « tamiseurs d'enclaves », des « éplucheurs de saisons » et des « gouailleurs d'étiages » se mirent en route. Dans un premier temps ils rivalisèrent d'imagination dans la mise au point de dispositifs de captation, d'enregistrement et de collecte. Très vite, tous constatèrent que leurs encombrantes machineries retardaient leurs pérégrinations ; ils les abandonnèrent donc, au profit de la marche et du regard.

Il est impossible ici de faire état de toutes leurs trouvailles, infimes ou fabuleuses ; difficile également de les classer, car elles échappent à toutes catégories raisonnables. Le plus simple, pour ne pas trahir les émotions ressenties sur les terrains mêmes des découvertes, est de citer, en vrac, comme tombés des besaces, quelques extraits de leurs carnets de voyage.

SOL

Peu après l'arrivée au château les présentations d'usage furent faites et l'occasion nous fut donnée de profiter du soleil, assis autour d'une table pour certains, ou sur un banc posé contre la façade pour d'autres. Devant nous se trouvait une assez grande pelouse d'un vert printanier, traversée au loin d'un alignement moutonnant de grosses pierres jumelles. Elle se clôturait avec une rangée d'arbres récemment plantés, futurs fruitiers, au-delà desquels on devinait la bordure d'un ancien bassin. Au milieu de la pelouse, une touffe isolée de primevères en fleurs, posée là.

La petite fille, nous avait attendus en robe longue de princesse, puis avait joué à courir et à se cacher dans la grande salle du château. Elle nous avait rejoints dehors pour courir sur la pelouse. La tache écarlate de la robe s'éloigna d'abord, revint, pour repartir et revenir en explorant ainsi plusieurs directions. La petite fille se trouva à un moment à quelque distance de la tache jaune des primevères, se retourna et s'immobilisa dans un face-à-face silencieux avec les fleurs, s'en approcha, s'accroupit et enlaça des mains et des bras le bouquet ainsi à jamais protégé. Elle a certainement parlé aux fleurs, avant de se relever, de laisser sa robe se gonfler un moment par l'effet d'un léger coup de vent et de jouer à nouveau à courir dans le parc.

Après le déjeuner, chacun (les humains comme les chats) avait rejoint son lieu habituel de sieste. Avant de retrouver le canapé sur lequel je m'étais un instant isolé pour lire, j'empruntais des bottes pour explorer le parc. Entre le château et des dépendances en cours d'aménagement, un bosquet attira mon attention.

Le verger était un îlot bien circonscrit, impénétrable, sinon par des points cardinaux. Certaines branches quasi horizontales formaient presque des linteaux. Une fois franchi le porche, la sensation

de se trouver dans un édifice était renforcée par l'effet d'arc de voûte gothique qu'évoquaient de longues branches ployées. Parfois, même les troncs étaient inclinés au point que l'édifice végétal pouvait évoquer certains éléments de structure de la *Sagrada Família* de Gaudi. À l'intérieur, des bancs rustiques constitués de simples planches posées sur des billots ainsi qu'un hamac suspendu entre deux troncs, rendaient le lieu propice à la discussion ou à la somnolence.

En parcourant la nef et les allées en bas-côté, j'avais d'abord imaginé l'intention d'un propriétaire précédent d'édifier une cathédrale païenne, en ployant simplement le végétal encore souple, dirigeant ainsi la force productive de fibres ligneuses, mais certains troncs dangereusement inclinés, des branches brisées, parfois suspendues en équilibres incertains sur de fragiles ramilles contredisaient cette première hypothèse.

J'ai appris plus tard que le verger avait en fait mal survécu à une forte tempête. Moribond et squelettique, il n'avait pu résister longtemps à la colonisation d'un lierre vigoureux et tortueux enlaçant les branches sèches et les assemblant au moyen de solides ligatures. Cette symbiose entre mort et vif ombrageait un lieu de repos et de méditation dans lequel la courbe du hamac répondait à l'arc de la voûte végétale.

Un hamac suspendu dans une cathédrale et une enfant qui parle aux fleurs. Rien a priori ne permettait de rapprocher ces deux événements, à moins de les imaginer comme les émergences d'une réalité souterraine, de la même façon qu'un champignon constitue la forme aérienne d'un tapis de mycélium parcourant le sol sur de très grandes distances. (Le règne des *Fungi* regroupe désormais les organismes communément appelés champignons, classé entre les *plantae* et les *animalia*.)

Lors de ma visite dans le verger, tellement impressionné par les voûtes végétales, je n'avais pas remarqué tout de suite un objet-événement très particulier, pouvant confirmer cette hypothèse : pas vraiment une souche, ni un arbre abattu, mais une forme tenant de l'une et de l'autre, pouvant aussi évoquer un corps. Du tronc couché, un bras émergeait avant de se courber pour replonger en terre. La forme aurait pu constituer la partie aérienne d'un être végétal enfoui, peut-être immense, dont l'ondulation pouvait se prolonger loin dans le sol et peut-être émerger ailleurs. Cette rêverie m'avait conduit vers le souvenir d'un très étrange printemps qu'Henri Bosco décrit dans *le Jardin d'Hyacinthe* : « *Il est un printemps souterrain qui éveille, gonfle et soulève des forêts entières perdues et prises dans l'humus avec toutes leurs branches ; forêts inversées dont les arbres plongent leurs têtes dans la profondeur tandis que vers le haut, en quête d'air et de lumière, s'épanouissent les racines voraces* ».

La « réalité » ne serait ainsi qu'un mycélium enfoui, tissant et entrelaçant ses filaments à peu de profondeur. Gratter le sol, le décaper à la manière d'un chercheur d'or, ne laisserait qu'un terrain dévasté, impropre à toutes cultures, facilement raviné par les pluies. Ces surprenantes efflorescences ne doivent pas être recherchées, mais simplement attendues, sans efforts particuliers. Un moyen très efficace pour les faire apparaître en tous lieux, à tout moment est l'utilisation du regard : le dessin est une façon de gratter le sol des apparences.

Qu'y a-t-il donc sous le parc ? Quelque chose qui repose, attend, s'enfonce ou se soulève, ou se déploie, s'accumule, se concrétionne peut-être, ou se désarticule et s'éparpille ? Ce ne serait pas un monde inversé, ni symétrique, ni le germe de ce qui éclôt à l'air libre, ni un monde racinaire, ni un chaos informe, ni des restes enfouis, ni notre monde livré à la décomposition ; quelque chose qui renonce ou qui espère, qui à la fois nourrit le dessus et en absorbe la substance. Sous le parc, il ne serait pas question d'enregistrer de gigantesques mouvements tectoniques, mais des histoires

proches, qui simplement murmurent et de minces filets d'eau s'écoulant lentement en nappe vers le ruisseau. Un travail archéologique n'exhumerait que des tesselles, des ossements ou des gravats de bâtiments abattus, car au premier coup de pioche les choses du dessous se seraient plus profondément enfouies, ne laissant qu'un vague sillage vertical dans la glaise. Les essais d'installation de micros ultrasensibles ne recueilleraient que des tombereaux de bruits, dans lesquels il serait bien difficile de distinguer ceux qui descendent du dessus et ceux qui remontent des profondeurs. Il est fort probable en effet que la terre puisse conserver la mémoire de certains bruits entrelacés dans une étrange mélodie : bruits de socs de charrues allant et venant, de pieux de clôture qu'on enfonce à la masse, de bottes frappant le sol en cadence, de mitrilles et de cris.

De pas de danse.

Partout dans le monde existent des danses en rond. Le *pilou* kanak, se déroulait en grandes spirales de pieds et de bambou, frappant fortement le sol dans l'obscurité totale de la nuit. On peut imaginer que le bruit était si fort, l'onde transmise à la terre si particulière, que parfois le monde du dessous pouvait répondre, que les danseurs ne pouvaient s'arrêter de frapper le sol qu'à l'épuisement de leurs forces, qu'ils frappaient de plus en plus fort, de peur de ne plus entendre que le bruit de la terre.

PARC

Dans le parc, tout était ordonné selon un équilibre savant entre quiétude et surprises ; rien des bruits du dehors ne troublait une paix circonscrite aux limites du domaine. Les allées conduisaient des pas légers, crissant sur un gravier dans lequel ils ne laissaient aucune trace. Les bordures de buis circonscrivaient sagement de petites parcelles fleuries ou de fins tapis d'herbe soigneusement entretenus. Un édicule qu'on découvrait après un égarement dans un bosquet au désordre savamment élaboré, aurait pu accueillir une petite bibliothèque ; un autre ressemblait à un petit kiosque à musique, un autre encore ne contenait rien, sinon un banc de pierre propice à des conversations chuchotées et à des silences approbateurs. Un étroit couloir de verdure pouvait s'ouvrir sur une échappée visuelle portant le regard vers une lointaine lisière annonçant une forêt. Au-delà, invisible, l'espace des laboureurs, des ménagers et des journaliers, c'est-à-dire du labeur.

À l'endroit où le parc rompa sa pente douce pour plonger plus rapidement vers la plaine, se trouvait une sphinge de pierre regardant le château.

Il advint que les travailleurs de la terre, fournisseurs de farine, manquèrent de pain. Ils chassèrent les princes, mais continuèrent à labourer pour les nouveaux maîtres des lieux. Ceux-ci, possédants et industriels, ne se prétendaient plus les astres éclairant le monde, mais il convenait de paraître, et les jardiniers n'avaient pas oublié les manières de planter et de tailler. En quelques siècles, au rythme des fortunes faites puis défaites, le parc changea plusieurs fois de propriétaires, pour être finalement rendu public. Les qualités de ce patrimoine national furent vantées dans des dépliants touristiques et l'endroit fut abondamment visité.

On put à nouveau suivre des promenades, dans lesquelles buis, pelouses, parterres fleuris et pierres s'organisaient en véritables poèmes paysagers ; rimes et rythmes, ponctuations, échos et résonances, s'ajustaient si bien que des histoires semblaient parfois se raconter, quelques fois nostalgiques.

Par grand soleil des buis taillés en boules projetaient sur le gazon des ombres bien dessinées qui s'allongeaient progressivement au fur et à mesure que le soleil depuis le zénith déclinait vers l'horizon. A l'ouest de grands arbres formaient un écran qui, vers le milieu de l'après-midi, occultait la lumière solaire directe, si bien que l'ombre n'attendait pas le soir pour occuper une grande partie de la pelouse.

Le regard du visiteur tournant le dos au château portait jusqu'à la bande forestière, fermant la perspective. Devant la sombre lisière on distinguait une forme blanche. En s'approchant on comprenait qu'il s'agissait de deux grands blocs de pierre calcaire, plats, épais et inclinés. Les deux ailes de pierre étaient disposées de façon à recevoir la lumière solaire du levant pour l'une, celle du couchant pour l'autre. Elles recueillaient aussi la pluie pour la conduire vers le sombre couvert des arbres où le mince filet d'eau se perdait en les abreuvant.

Des événements, survenus depuis quelques années dans le parc, incitent désormais à penser que l'ordre du jardin n'est qu'une mince pellicule posée sur un monde tourmenté. Il y eut d'abord quelques périodes de modestes désordres, après lesquelles le parc retrouvait sa quiétude et son ordonnancement originel. Quelques années ainsi s'écoulèrent, puis le parc haussa le ton. On a pu comparer ses sautes d'humeur à des éruptions solaires : après une tempête électromagnétique, les choses et les êtres retrouvent leurs places et rien ne peut laisser croire que tant de forces ont pu se déchaîner. Néanmoins, depuis ces nuits de Walpurgis, au cours desquelles s'affrontèrent des puissances ordonnatrices et destructrices, il faut bien admettre que la volonté initiale du créateur du parc est désormais dépassée par la mise en mouvement inattendue du végétal qu'il avait cru asservir.

L'exemple de la révolte des pelouses est significatif. Sous des appellations multiples (gazon en rouleaux, gazon de placage, dalle de gazon, gazon en bandes, gazon à dérouler, pelouse en plaques, rouleaux de gazon, pelouse à dérouler) on trouve aujourd'hui dans le commerce des pelouses prêtes à poser, en plaques ou en rouleau. Il n'est donc pas surprenant qu'une pelouse puisse parfois se soulever, s'enrouler sur elle-même, se replier pour laisser sur de grandes surfaces la terre mise à nu. Pour des raisons encore aujourd'hui inexplicables, ce phénomène s'est produit spontanément plusieurs fois dans le parc.

Une première fois, il se déclencha en fin d'après midi. Une bande d'herbe et d'humus se souleva doucement sur une longueur de quelques mètres. Parvenue à une bonne hauteur, elle retomba par l'action de son propre poids. Cette chute entraîna l'accentuation du décollement ; il se forma alors un cylindre de terre, ayant en son cœur l'herbe prisonnière. Grossissant monstrueusement, il se dirigea de plus en plus rapidement vers l'extrémité de la pelouse, pour s'immobiliser brutalement contre une balustrade, qui fort heureusement résista à cet assaut. La grande pelouse se trouva lacérée d'une balafre de terre fraîche, que le soleil déclinant n'eût pas le temps d'assécher. La nuit fut propice au mouvement inverse, car au petit matin, le large ruban de gazon, avait retrouvé son allure de tapis, couvert de rosée. L'herbe à l'endroit de la catastrophe éphémère dépensa sa force à se redresser, si bien que pendant les premières heures de la matinée on a pu distinguer, au travers de la pelouse, une grande bande d'un vert un peu différent, et penser qu'il s'agissait peut-être de l'œuvre d'un jardinier, amateur d'art et de géométrie. Sans plus de brusqueries, mais de façon imprévue, d'autres endroits bénéficièrent du même effet, si bien que le parc devint un lieu de curiosité, dans lequel les visiteurs pouvaient espérer assister au phénomène. Les malchanceux écoutaient les récits des rares privilégiés, dont les visites assidues avaient été récompensées. Le

drame qui conduisit à la fermeture du parc au public est survenu brusquement, sans aucun signe avant-coureur. De plusieurs endroits à la fois et dans un grand désordre, des étendues petites et grandes de gazon se soulevèrent très haut, retombèrent pour éclater au sol en mottes éparses. À d'autres endroits, c'est le sol qui ondula en éminentes vagues avant d'exploser en gerbes de terre et de végétal. Rien ne semblait pouvoir arrêter le soulèvement cataclysmique du sol qui s'étendit à tout ce que le parc contenait de pelouses disciplinées par la tondeuse.

Pour le verger, ce fut différent. C'est une violente tempête qui brisa des ramures et inclina des troncs. Les branches mutilées ou courbées en arc d'ogives restèrent en place pour se dessécher lentement, offrant un support à un lierre opportuniste, qui les entortillât de circonvolutions vivantes, s'épaississant et enveloppant entièrement le bois mort des fruitiers.

Les buis choisirent l'outrance. En amplifiant les formes acquises par la taille, les étroites bordures devinrent murets, puis murs. Une fois parvenus à l'état de murailles infranchissables ils s'épaissirent irrégulièrement en boursouflures ventripotentes ou en excroissances éloquentes. Les buissons, que l'art topiaire avait contenus en modestes sphères, enflèrent au point de se rejoindre, de s'affronter, de se déformer et de trouver un équilibre, par le jeu des pressions simultanées, puis d'occuper tout l'espace de volumes dodécaédriques, parfaitement jointifs. De cette canopée, quelques gesticulations de branches s'enhardirent à s'élever encore plus haut, tandis que les dessous s'éclaircissaient en sombres sous-bois d'une forêt miniature.

Les parterres fleurirent, mais en fleurs géantes dont les lourdes corolles, prenant leur autonomie, basculèrent au sol, s'y regroupèrent et se laissèrent emporter vers les bassins, qui accueillirent cette joyeuse et fragile armada, pour des joutes florales, qui poussèrent à la noyade des parterres entiers de tulipes, de narcisses, de lys et de coquelourdes.

À l'approche de la mauvaise saison, les agrumes en pots, remisés dans l'orangerie, bénéficièrent d'un répit de courte durée. Mais au premier froid, un courant d'air (ou une onde malveillante), poussa un premier pot, qui en poussa un second, qui se jeta sur le suivant. Ainsi en cascade, tous les pots se bousculèrent, frénétiquement. Les plus gros, parce que lourds, restèrent en place, mais se brisèrent en exposant à l'air des mottes tapissées de fragiles racines. Orangers, mandariniers citronniers et bergamotiers s'entassèrent en désordre, libérant quelques fruits promis à la pourriture ou au dessèchement.

Ces bizarreries végétales n'étonnèrent pas la sérénité de l'impassible sphinge, que les ailes atrophiées et les griffes arrimées dans la pierre maintenaient dans une immuable position. »

JARDIN BOTANIQUE

Les plantes, par définition, sont des végétaux plantés dans le sol, mais les nécessités scientifiques obligent parfois à les extraire de leur milieu naturel pour enrichir des herbiers ou doter des jardins botaniques. Par nature, ces jardins de connaissances, présentant l'organisation phylogénétique du monde végétal, reconstituant des écosystèmes, dévoilant quelques allusions ethnobotaniques et conservant des espèces menacées, accueillent des végétaux du monde entier ; en conséquence, ils évoquent le voyage. Les transports d'aujourd'hui par avion sont rapides et les plantes vivantes n'ont à supporter qu'un bref séjour hors sol. Il en était autrement, quand il leur fallait résister à un long voyage en bateau. En mars 2005, une exposition consacrée à l'expédition de Jean-François de La Pérouse secondé par Paul Antoine Marie Fleuriot, vicomte de Langle a été présentée dans le cadre du 3e festival des Camélias, à Guingamp, non loin du lieu même de la naissance du vicomte,

(le 1^{er} août 1744), au château de Kerlouët à Quemper-Guézennec, en Côtes-d'Armor. Cette exposition présentait des reconstitutions de caisses, boîtes et paniers adaptés au voyage des plantes par bateau (réalisées à partir d'aquarelles de Duché de Vancy, datées de 1785 et conservées à Paris à la Bibliothèque Mazarine). Pour survivre à ces longs mois de navigation, les plantes (comme les marins) avaient besoin de lumière, d'air et d'eau. Il fallait également les protéger des chocs, ainsi que des effets du roulis et du tangage. Selon que les plantes étaient tapissantes, retombantes, hautes ou grimpantes, elles étaient transportées dans des petits bacs surmontés d'arcades en tiges de saule ployées ; dans de simples tonneaux ; dans des coffres aérés par de petites trappes et dont le couvercle formait deux plans inclinés grillagés ou vitrés ; dans des paniers en osier dont les montants disproportionnés étaient rassemblés et ligaturés à leur extrémité pour former une sorte de petite volière.

Les deux navires de l'expédition la *Pérouse* disparus dans le Pacifique ne purent conduire à bon port les plantes récoltées, mais on imagine assez bien les arrivées d'autres bateaux, les déchargements des précieuses cargaisons, puis les ultimes transports vers les serres ou les sols de plein air de jardins botaniques, lieux d'acclimatations dans de nouvelles terres.

Durant leur séjour dans les petites volières, certaines plantes ont pu s'imaginer un destin aventureux et saisir l'occasion de certains transbordements pour tenter des évasions. Le fait a dû se produire plus d'une fois et les jardiniers chargés des opérations de transfert ou de dépotage, ne se sont certainement pas vantés d'avoir laissé s'échapper les plantes volages. Certains auront peut-être tenté de capturer les fugitives en installant des pièges destinés à attirer les oiseaux, mais les regards aériens portés par les plantes volantes sur leurs congénères restées en terre ne les incitèrent pas à les rejoindre. Plutôt que d'avouer leur intention et leur maladresse, les jardiniers auront choisi de déclarer les spécimens végétaux morts ou invalides. Aucun témoignage ne nous est donc parvenu concernant les envols de plantes. On peut simplement constater que l'habitude a été prise depuis, de ne plus ouvrir en plein air les habitacles utilisés pour le transport des végétaux.

Les jardiniers greffent, hybrident et acclimatent. De nombreuses plantes exotiques acclimatées chez nous depuis longtemps semblent d'ici depuis toujours. Elles furent pourtant d'abord curieuses, dans le sens où leurs formes ou leurs couleurs devaient intriguer. Un jardin botanique se doit aussi de conserver des espèces rares, parfois menacées de disparition. Cette rareté peut générer une protection légale, mais aussi des convoitises. Il n'est pas rare que de tels végétaux disparaissent des collections publiques pour satisfaire des intermédiaires cupides et des amateurs attachés à jouir seul d'une passion devenue privilège. Combien de rarissimes orchidées ont-elles ainsi disparu de serres tropicales ouvertes au public ? Pourquoi n'a-t-on pas, dans ce cas, envisagé la thèse d'une fugue, d'un impérieux besoin de rejoindre une lointaine canopée. Volées ? Ou envolées, parce que curieuses ?

Partir, abandonner une étiquette fixant un patronyme est un désir légitime. Certaines graines disposent d'ailettes pour être disséminées au plus loin ; la nature a doté certaines fleurs de larges pétales, si larges qu'elles semblent des ailes. Pourquoi des plantes disposant des moyens de prendre l'air se priveraient-elles du plaisir de virevolter, de se laisser transporter, de profiter de courants ascendants pour s'élever.

Il est difficile, en parcourant les parcelles d'un jardin botanique, de repérer les plantes candidates au départ. Aucune ne dévoile son projet, toutes dissimulent leurs préparatifs. La discrétion s'impose en effet pour stocker suffisamment de sels minéraux pour s'alimenter durant un voyage dont la

durée est difficile à maîtriser et pour se détacher peu à peu du sol, jusqu'à ne garder qu'une fragile attache, qu'il suffira de rompre le jour du grand départ. Les évasions en groupe étant plus risquées, ce sont généralement des individus isolés qui disparaissent. Si la colonie est importante, le jardinier ne remarquera rien, l'espace libéré étant rapidement occupé par les plantes voisines.

Mon hypothèse des plantes fugitives ne pouvant être étayée par aucun témoignage fiable, je m'apprêtais à l'ajouter à ma collection de divagations naturalistes, quand la découverte d'un document dans les archives du jardin botanique de Neuchâtel, m'apporta la confirmation que je n'étais pas le premier à l'avoir émise. Il s'agissait d'une planche joliment coloriée à l'aquarelle (non datée, ni signée) présentant le projet d'une volière à plante, entourée de pièges à plantes volantes inspirés des pièges à oiseaux de « *l'Atlas du Second Voyage de Pallas ou Voyage entrepris dans les Pays Méridionaux de l'Empire de Russie pendant les années 1793 et 1794* ». À ma connaissance cette volière n'a jamais été réalisée.

Formé à l'Université de Haute-Bretagne en histoire de l'art et archéologie, **Jean-Pierre Brazs** est engagé depuis 1967 dans un travail pictural qui lui a valu plusieurs expositions. Outre de nombreuses « interventions paysagères », Jean-Pierre Brazs a collaboré à plusieurs reprises à des projets de muséographie scientifique et à de nombreuses actions culturelles. Une partie importante de ses recherches plastiques se double d'un travail d'édition singulier.

Site internet de l'artiste : www.jpbrazs.com.